

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 50 (1905)
Heft: 2

Artikel: La guerre russo-japonaise [suite]
Autor: Weber, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338299>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

L^e Année

N^o 2

Février 1905

LA

GUERRE RUSSO-JAPONAISE

(SUITE.)

4. L'ATTAQUE MÉTHODIQUE.

Lorsque l'assiégeant constate qu'il n'arrivera pas à s'emparer de la place d'un seul coup, par une attaque générale, force lui est d'entreprendre une attaque méthodique et les opérations d'un siège.

A Port-Arthur, les Japonais n'avaient pas à se casser la tête pour déterminer le front d'attaque. Les circonstances leur dictaient le choix du front nord et des secteurs adjacents des fronts est et nord-ouest. L'enlèvement des forts sis près du chemin de fer et vers la crête du Dragon ferait tomber en leur pouvoir du même coup et la ville et le port. C'est donc là que devait être la direction principale d'attaque.

Au surplus, la partie nord de la crête du Dragon forme un point avancé de l'enceinte fortifiée pouvant être pris sous un tir d'artillerie convergent. Il n'y a pas de mode plus efficace de soutenir l'attaque méthodique.

Enfin, cette partie du front se trouvait dans la ligne de marche des Japonais venant de Dalny. Les conditions étaient ainsi excellentes pour l'amenée du matériel de siège. Dans le courant d'août, des débarquements successifs à Dalny procurèrent aux Japonais d'importants renforts de troupes, ainsi qu'une artillerie de gros calibre. Le corps de siège fut porté à 60 000 hommes ; le parc comptait 50 mortiers du calibre de 28 cm., 30 obusiers de 12 et 12 canons longs de la marine de

15 cm., force médiocre au regard de l'armement et de l'état technique de la forteresse.

Dès le 10 août, le bombardement de l'enceinte et de la ville put être poursuivi nuit et jour avec une intensité croissante. Du front enveloppé, constitué par la Montagne du Loup et les Longues montagnes dans la vallée orientale du Taché-ho, l'assiégeant prit surtout sous son feu les forts du nord et ceux du secteur le plus voisin de la crête du Dragon, le Sungschuschan, l'Erlunschan et le Kikwan-chan. La portée était de 2000 à 3000 m., tandis que depuis l'angle mort du col du Taché les batteries d'obusiers, dirigeaient à des distances plus rapprochées leur tir courbe sur les positions russes.

Des batteries de mortiers et d'obusiers lourds spécialement désignées furent préposées au bombardement de la ville et du port.

Pour se rapprocher de la ville, les Japonais, contrecarrés par les Russes, durent entreprendre des travaux de sape volante. Ils procédèrent comme suit : dans l'obscurité de la nuit, des lignes de tirailleurs approchent de la ville accompagnées d'une colonne de travailleurs du génie et d'infanterie. Si les tirailleurs sont découverts par les sentinelles ou les projecteurs de la défense et attaqués, ils prennent position à l'endroit où ils se trouvent et, aussi vite que possible, la colonne des travailleurs se retranche derrière le front de combat. Dès qu'elle y a réussi, la ligne de tirailleurs se retire dans les fossés ainsi établis d'où elle peut s'opposer avec ténacité aux contre-attaques de l'adversaire. Par la suite, ces retranchements sont renforcés sur le front pour assurer la solidité de la position d'infanterie. Des fossés couverts disposés en zig-zags assurent les communications. Le sol rocheux accrut beaucoup les difficultés contre lesquelles eurent à lutter les Japonais; ils y remédièrent partiellement en demandant à des sacs de sable et à des boucliers métalliques de leur constituer de premiers abris.

De leur côté, les Russes fidèles aux traditions de Sébastopol, conduisirent la défense, dans cette phase du siège, avec une adresse, une ténacité et un courage égaux à ceux qu'avaient montré leurs pères. Les travaux d'approche de l'assiégeant furent constamment entravés par des obstacles et des contre-travaux. Dans ces entreprises nocturnes, le soldat russe rompu au combat à la bayonnette dut se sentir dans son élément.

A citer aussi l'utilisation fréquente de la grenade à main, un

engin que l'on considérait à tort comme vieilli. Dans cette guerre de forteresse, les deux partis en vinrent souvent jusqu'à n'être séparés que par l'épaisseur du parapet qui leur servait de protection à l'un et à l'autre. La grenade à main pouvait rendre des services également le long des pentes très raides, formant angle mort devant les ouvrages mêmes qui couronnent la crête, angle mort qu'occupait l'assaillant. Et de même encore dans les fossés profonds non flanqués ou dont les ouvrages de flanquement avaient été détruits.

Ainsi, lentement mais constamment, se poursuivirent les travaux d'attaque contre le front nord et contre le saillant du front est. Mais pour qu'il put être question d'un enveloppement complet du front nord, il fallait gagner encore le saillant du front nord-ouest et pour cela le fort Kouropatkine qui, loin en avant, dans la vallée du Lunho, le flanquait solidement.

Le 19 août, les Japonais lancèrent sur ce point trois divisions en une énergique attaque. L'engagement dura trois jours, presque sans interruption, sauf pour le combat des troupes avancées pendant la nuit et de nombreuses accalmies locales. L'opération fut dirigée à la fois contre le fort Antschan, sis à l'ouest du Lunho sur les rampes de la vallée, contre le fort Kouropatkine, dans le bas fond, et contre le fort Sungschuschan sur les rampes est de la vallée du Lunho. Le 20, les Japonais forcèrent le fort Kouropatkine et les ouvrages voisins du fort Antschan. Mais depuis le fort Itseschan situé plus en arrière, et depuis les batteries du Mont de la Caille, les Russes arrosèrent de projectiles d'artillerie leurs positions perdues; puis, lançant leurs réserves à la contre-attaque, ils arrachèrent dans un combat acharné leur proie aux Japonais. Ni l'un, ni l'autre parti ne parvint à se maintenir dans le fort Kouropatkine dominé à courte portée par les deux artilleries adverses. Ce monceau de ruines devint une pomme de discorde pour les avant-postes en présence.

Le 21, l'opération fut interrompue. Les Japonais laissant l'enceinte principale aux mains des défenseurs durent se contenter de s'être approchés à 1200 m. du front des ouvrages d'Antschan et de s'installer dans cette nouvelle position. Les Russes accusèrent dans ces combats 500 tués et blessés. On évalua les pertes japonaises à 7000 hommes; peut-être ce chiffre est-il exagéré? Les intéressés ont fait le silence là-dessus.

Pendant le mois de septembre, les assiégeants s'appliquèrent à étendre leur aile droite le long de la côte ouest et à séparer les Russes de la baie du Pigeon. Celle-ci servait au débarquement des forceurs de blocus. En même temps, les Japonais poussèrent leurs travaux d'approches sur les fronts nord-ouest, nord et est.

Le 20 septembre, ils engagèrent une nouvelle attaque de trois jours, au cours de laquelle ils parvinrent à progresser encore de plus de la moitié de la distance qui les séparait des forts du front nord, c'est-à-dire qu'ils s'approchèrent et s'établirent à 4 et 500 m. de ceux-ci. Ils s'emparèrent définitivement du fort Kouropatkine et des deux ouvrages voisins, au sud de ce dernier.

Et systématiquement, les travaux d'approche sont repris jusqu'à fin octobre, date à laquelle 300 m. seulement séparent les Japonais de la ceinture principale du front nord. Mais chaque pas est payé au prix de combats sanglants.

Cependant, de jour en jour, la situation devient plus pénible pour la défense. Après la chute du fort Kouropatkine appelé aussi « redoute du réservoir », les canalisations d'eau ont été coupées, et le manque d'eau potable se fait sentir. Tout contribue à réduire les forces de la garnison : la tension d'esprit résultant de continuels combats et du service de garde ; le manque d'abris suffisants pour les réserves au repos ainsi que pour les malades et les blessés dont le nombre grandit rapidement ; les miasmes délétères que dégagent des milliers de cadavres privés de sépulture ; les mauvaises conditions sanitaires résultant de la cohabitation étroite des hommes dans les casemates et les caves ; le défaut de vivres frais.

Dans le courant d'octobre, le bombardement détruisit plusieurs grands magasins d'approvisionnements et de munitions, et dans le port, des bombes endommagèrent gravement les navires de guerre. Le vaillant chef de la défense, lieutenant-général Stœssel, n'épargna rien pour stimuler le courage de la garnison et la maintenir en état ; il partagea avec ses soldats les dangers et les fatigues du siège, tandis que sa femme apportait tout son héroïsme aux soins à donner aux blessés. On entretenait l'espoir d'une délivrance de la place venant tantôt de l'armée de Kouropatkine, tantôt de la flotte de la Baltique. Dans un ordre du jour spécial louant les services rendus par la garnison à la couronne et à l'empereur, le tzar octroya à chaque

participant à la glorieuse défense de Port-Arthur l'équivalence d'une année de service par mois de siège, cela dès le 1^{er} mai. Le lieutenant-général Stœssel fut nommé adjudant-général de l'empereur et décoré de l'ordre de Saint-Georges de III^e classe.

Mais l'assiégeant ne le cède en rien en ténacité. Ce que le commandement supérieur ordonne est consciencieusement et méthodiquement exécuté ; les sous-ordres obéissent avec une minutieuse exactitude et la troupe témoigne d'autant de savoir-faire que de bravoure. L'assaillant possède d'ailleurs cet avantage décisif de pouvoir renouveler ses forces, tandis que l'assiégé, séparé du monde, ne peut que diminuer.

Vers fin octobre, les Japonais ont encore renforcé leur parc de siège. Ils entreprennent une nouvelle grande opération pour s'emparer du front nord. Le 27 octobre, ils commencent le bombardement du groupe des forts Kikwan, à l'angle des fronts sud et est, et l'étendent jusqu'au fort Erlang. Toutes les bouches à feu qu'ils ont pu amener sur leur ligne enveloppante depuis le mont du Loup et les hauteurs de Takuschan jusqu'aux collines de Pakenscha entrent en action. En même temps, les batteries de campagne arrosent de leurs shrapnels les principaux ouvrages russes et leurs approches. Nuit et jour, ce bombardement est systématiquement poursuivi, de plus en plus fort, jusqu'à ce que l'attaque se déclanche. Tout à coup, le 30 octobre, à une heure après midi sonnante, tout se tait. La canonnade a répandu sur tout le front attaqué un épais nuage de fumée. Au moment même où les canons font silence, des fossés avancés de l'assaillant émergent les lignes de tirailleurs japonais, sept groupes d'attaque forts d'un bataillon chaque, sur un front d'environ 2000 m. Sans hésitation, et utilisant adroitement les couverts du sol, ils gravissent la pente, marchant sur la position des Russes. Ceux-ci ne se montrent nullement ébranlés par le bombardement ; ils reçoivent l'assaillant par les salves de leurs fusils, le tir de leurs maxims et les shrapnels de leurs canons. Non sans lourdes pertes, l'aile gauche japonaise parvient à se jeter dans les ouvrages voisins des forts Kikwan et pousse même jusque dans le fossé du fort principal. Un rude combat s'engage à l'arme blanche et dure une demi-heure ; puis les Japonais plient devant l'attaque à la baïonnette des Russes. A deux heures, l'extrême gauche japonaise est en fuite et regagne ses fossés. Seuls quelques groupes se maintiennent dans des

angles morts jusqu'à la nuit, pour se retirer à la faveur des ténèbres. Devant Erlangschan, les Japonais n'ont pas été plus heureux, d'abord ; se lançant deux fois à l'assaut, deux fois ils sont repoussés. Ils parviennent néanmoins à se maintenir dans un ouvrage extérieur rapproché du fort. Mais à la nuit, les Russes multiplient leurs attaques sur ce point et finissent, à la troisième tentative, vers 10 h. du soir, par déloger l'ennemi. Celui-ci ne s'avoue pas battu. A l'aurore, il revient en force, et cette fois-ci, après un sanglant engagement, il reste maître du terrain.

Dans ces combats, les Japonais perdirent 2000 tués et blessés.

Après ces événements, les assiégeants employèrent quatre semaines à préparer un nouveau bond en avant. Ils l'exécutèrent le 26 novembre, combattant plusieurs jours durant d'une façon ininterrompue. Le résultat fut qu'à diverses reprises et sur plusieurs points, devant les forts Sungschuschan et Kikwansch, les Japonais parvinrent jusqu'à l'escarpe, mais furent toujours repoussés par l'intervention des réserves russes. Finalement, ils durent se borner à se maintenir sur les glacis de ces forts, généralement à 10 et à 20 m. du fossé, et à s'y enterrer.

Ces assauts eurent beaucoup plus de succès sur le front ouest. Là cependant, les opérations de l'attaque méthodique n'avaient point été entreprises, et l'attaque, pour atteindre les ouvrages fortifiés, avait plusieurs centaines de mètres à couvrir. Mais la proximité des travaux de l'assiégeant sur le front nord-est et l'énergie de ses assauts avaient engagé les Russes à garder de ce côté-là leurs réserves et à dégarnir le front ouest. Une colonne d'assaut japonaise réussit donc, le 30 novembre, à enlever la « colline de 203 mètres », qui se trouve au saillant le plus avancé de l'enceinte fortifiée ouest, à quelques cents mètres au sud du fort Etsesch. De là, les Japonais avaient des vues sur tout l'intérieur de la place et du port. Une contre-attaque des réserves russes qui ne se produisit que dix heures après l'enlèvement de la colline fut repoussée après une lutte sanglante. Les jours suivants, les contre-attaques plusieurs fois répétées sur ce point coûtèrent aux Russes plus de 5000 tués et blessés. Les Japonais avaient eu le temps de faire venir des renforts, entre autres des mitrailleuses, et de se retrancher ; ils ne se laissèrent plus arracher leur prise.

Ils mirent aussitôt le temps à profit, et le 3 décembre déjà,

une batterie de gros calibre couronnait la nouvelle position, tandis que l'établissement d'un poste d'observation permettait de diriger le tir des batteries de marine placées plus en arrière. Alors commença le bombardement du port est où, à 6500 m. de portée, cinq vaisseaux de ligne et deux croiseurs apparaissaient étroitement serrés. Le succès fut complet. Les bâtiments que les lourds obus japonais ne coulèrent pas furent coulés par les Russes eux-mêmes qui cherchèrent ainsi à les soustraire au feu destructeur. Seul, le *Sébastopol* parvint dans la nuit du 6 au 7 décembre à se retirer de la zone bombardée et à se porter dans la rade extérieure, à l'abri de la Montagne d'Or. Il se soustraya ainsi aux vues des batteries de côte japonaise, et de même, en se déplaçant, aux effets du tir indirect.

Mais les Japonais ne le tinrent pas quitte. Dans la nuit du 9 au 10 décembre, ce fut aux torpilleurs de la flotte de Togo à entreprendre l'attaque, et comme celle-ci n'aboutit pas, de nouvelles escadrilles volontaires de torpilleurs s'offrirent inlassablement à la répéter. Dans la nuit du 14 au 15, il n'y eut pas moins de six attaques, entreprises chaque fois par un plus grand nombre de torpilleurs. La situation du *Sébastopol* fut bientôt désespérée. Il toucha un torpilleur qui coula à fond et causa des pertes en officiers et marins sur plusieurs autres; mais finalement, au matin, une reconnaissance faite par l'amiral Togo lui-même permit de constater que le cuirassé avarié était échoué sur le sable. C'en était fait du *Sébastopol*, impossible pour lui de se soustraire dorénavant au tir indirect des batteries de terre; elles achevèrent l'œuvre de destruction.

Ainsi fut complètement anéantie la flotte de combat des Russes en Extrême-Orient. Elle succomba sans gloire, ayant à diverses reprises perdu l'occasion d'engager une bataille en haute mer, dans laquelle, même vaincue, elle aurait du moins pu causer assez de dommage à l'adversaire pour qu'une seconde flotte achevant l'œuvre commencée pût gagner la haute main. Les Japonais avaient atteint le principal but de ce siège poursuivi avec tant de sacrifices: leur flotte était libre et pouvait s'unir pour se présenter devant la seconde escadre russe.

Dès le 10 décembre, la destruction des bâtiments étant complète dans le port, les canons de la colline de 203 m. purent reprendre le bombardement des ouvrages du front de terre, que les autres batteries n'avaient pas interrompu. Il leur était pos-

sible, depuis cette position, de prendre de flanc et par derrière tout le front nord-ouest, entre les forts Etzeschan et Antschan. L'un après l'autre, les ouvrages de ce front subissent les effets du feu japonais joint aux assauts, jusqu'à ce que, le 19 décembre, l'assiégeant fut maître de toute l'enceinte extérieure. Les Russes furent rejetés dans le réduit de ce secteur, le fort Itzschan. En même temps, l'assiégeant prolongeant encore son aile droite assurait la séparation des ouvrages de Liao-ti-schan du corps de la place.

Le même jour, dans l'après-midi, les Japonais s'emparèrent du fort de Kikwan est. Ils étaient parvenus, à l'aide de travaux de mines, jusque sous la muraille du fort dans laquelle, dit leur rapport, sept mines chargées de deux tonnes de dynamite ménagèrent une brèche. Ils s'y précipitèrent, au milieu de la fumée, avant que la garnison pût s'y opposer.

Mais à l'intérieur, les Japonais se butèrent encore à un obstacle. Les Russes, nichés derrière des traverses, dans des fossés de communication et dans la caserne de la gorge soutinrent le combat de 4 h. de l'après-midi à 11 h. du soir. Il en coûta aux Japonais un supplément de 400 tués et blessés avant qu'ils fussent complètement maîtres de l'ouvrage. Les Russes laissèrent 40 morts sur le carreau. Quatre pièces à tir rapide de 15 cm., plusieurs canons de campagne et mitrailleuses furent les trophées du vainqueur.

Le 27 décembre, le fort Erlungschan tomba dans des circonstances analogues. Il constituait le point d'appui le plus solide du front nord-est. C'est dans cet ouvrage que le 20 décembre un obus de 25 cm. transperçant la voûte d'une casemate causa la mort du général Kondratenko et de plusieurs officiers supérieurs du génie occupés à tenir un rapport. Le projectile à lui seul ne tua pas moins de sept officiers et deux sous-officiers, blessant sept autres officiers.

Le général Kondratenko, commandant de la VII^e division de tirailleurs, était sorti de l'arme du génie. Il avait appartenu longtemps à l'état-major. Avec sa division, il avait, après la rupture de la paix, complété les fortifications de Port-Arthur. Il fut la tête dirigeante de la défense, comme jadis Totleben à Sébastopol. Du jour de sa mort, la résistance faiblit sensiblement.

Le 31 décembre, le fort Sungschuchan succomba sous l'atta-

que des mineurs japonais. Les assaillants surprirent dans une casemate deux officiers et cent-soixante hommes qui furent faits prisonniers.

Les succès des assiégants engagèrent les défenseurs à condamner plusieurs des ouvrages du front est qu'ils détruisirent de fond en comble en les quittant. Ils se retirèrent sur les ouvrages qui enceignent la vieille ville, mais qui, soit par les insuffisances de leur construction, soit par leur situation, étaient difficiles à tenir longuement. Entièrement enveloppée et dominée par les positions abandonnées, cette dernière ligne devait tomber aussitôt que les Japonais auraient hissé leur artillerie sur les hauteurs conquises. Il en eût été de même, la garnison eût-elle été plus forte encore et mieux en état de combattre qu'elle ne l'était.

Le jour du Nouvel-An 1905, le commandant de Port-Arthur, adjudant-général Stœssel, après avoir pris l'avis de son conseil de la défense, envoya au général Nogi des ouvertures de capitulation. Il disposait encore de 11 000 hommes sous les armes, mais dont les deux tiers, dit-on, était légèrement blessés ou malades du scorbut. Tous étaient surmenés, car leur petit nombre les privant de réserves, les contraignait depuis des semaines à rester sur le front de combat. De graves maladies et blessures en avaient mis 12 000 hors de service, et autant étaient morts à l'ennemi ou de maladies. La garnison fut faite prisonnière de guerre. Sur parole de ne plus servir pendant la durée de la campagne, les officiers furent autorisés à rentrer chez eux. La plupart préférèrent partager la captivité de leurs hommes. Des huit régiments de tirailleurs, n^{os} 5, 13 à 16, 25 à 27, qui comptaient au début des hostilités 560 officiers et 23 000 sous-officiers et soldats, furent emmenés prisonniers, d'après le rapport officiel du général Nogi, 346 officiers¹ et 9481 hommes, y compris les blessés et malades transportables.

Avant la capitulation, on détruisit les canons et les petits navires encore utilisables ; les drapeaux furent brûlés ; on fit sauter les bâtiments de guerre coulés dans le port.

La place possédait encore d'importants approvisionnements de riz et de farine. En revanche la munition manquait.

On a dit, et, théoriquement, cette opinion se justifie, que

¹ Ce chiffre ne permet pas d'établir le compte des pertes en officiers, des sous-officiers ayant été promus officiers au cours de l'investissement.

Port-Arthur eut pu tenir encore quelques jours et qu'il est du devoir du commandant d'une place fortifiée de reculer à son extrême limite l'heure de la reddition ; il retient d'autant plus longtemps l'armée de siège et l'empêche de prendre part aux opérations de campagne. Il faut reconnaître néanmoins que la résistance de Port-Arthur appartient aux plus tenaces et aux plus héroïques que l'on connaisse, car nulle part l'écart n'est plus grand qu'à la guerre entre l'humaine réalité et la théorie idéale.

Le siège a coûté aux Japonais 50 000 hommes environ, tant tués que blessés, mais le résultat est pour eux considérable au point de vue politique et au point de vue des opérations de terre et de mer. Port-Arthur, ce point d'appui qui, entre les mains de la Russie, constituait une menace permanente pour leur indépendance, personne ne le leur arrachera plus sans que la nation ne se résolve aux derniers sacrifices pour le défendre.

Le transport de l'armée du général Nogi sur le théâtre des opérations de Mandchourie commença incontinent. Elle fournit un renfort de 60 000 hommes de bonnes troupes. Mais le fait militairement le plus important est la destruction de la flotte russe, car dans le commandement de mer réside le facteur primordial de réussite pour tout le plan de guerre japonais.

1^{er} février 1905.

W.

